

Histoire Orale de la Production des Connaissances dans les pays du Maghreb

2025-2026

Interview réalisée par Habib Ayeb

Selma Hellal

Editrice, cofondatrice des éditions Barzakh avec Sofiane Hadjadj. Elle a suivi des études supérieures à Sciences Po Paris en France puis à la School of Oriental and African Studies (SOAS) de Londres avant de continuer avec un DEA de sciences politiques à l'Institut de Sciences Politiques d'Aix (IEP).

Habib
Bonjour Madame.

Selma
Bonjour.

Habib
Nous sommes dans le cadre du programme de recherche sur l'histoire orale de la production des connaissances dans les pays du Maghreb. Aujourd'hui, nous sommes le 22 octobre 2025 à Alger avec Madame Selma Hellal, co-directrice de la maison d'édition connue Barzakh, dont elle va nous parler.
C'est un moment important parce que d'habitude on rencontre surtout des chercheurs et des chercheuses qui passent leur vie à chercher, parfois, ils et elles trouvent ou non. Et là, aujourd'hui, on est un peu en aval de la recherche, c'est-à-dire un lieu de production et de diffusion de la connaissance, notamment sur l'Algérie, mais on va en parler.

Ma première question est toute simple. Vous êtes qui, madame Hellal ?

Selma
Je suis quelqu'un qui cherche ! Je trouve ça très joli que vous évoquiez le mot de recherche. Mais voilà, je pense que je ne cesse d'être en quête et peut-être d'être en quête de ces voix qu'avec Sofiane Hadjadj, mon partenaire de l'aventure Barzakh et compagnon dans la vie, nous tentons de capter depuis 25 ans, puisqu'effectivement cette année est

l'année des 25 ans de Barzakh. Donc voilà, probablement quelqu'un qui, les yeux un peu fermés, cherche à entendre résonner l'écho de ces voix singulières. Alors essentiellement voix singulières d'écrivaines et d'écrivains, donc auteurs de fiction dans le sens large, mais aussi, et on en reparlera, de voix de chercheurs, en l'occurrence historiens, anthropologues, sociologues, qui à leur manière font aussi entendre leur voix dans leurs écrits, en apparence sur un ton beaucoup moins subjectif, où la subjectivité est censée être un peu rabotée et ravalée, mais où il me semble que non, justement, nous privilégions, y compris dans ces publications-là, dans les sciences sociales, des voix.

Quant à moi, Plus personnellement, Selma, née en 1973 en Algérie. J'ai passé toute mon enfance et mon adolescence, en tout cas une bonne partie de mon adolescence à Alger. J'ai fait des études, je pense que c'est bien compacté que de dire à l'école française, parce que ça permet de situer immédiatement de quel milieu social je viens, puisqu'à l'époque l'école française, même si moins qu'aujourd'hui, était déjà très connotée. Donc école française, milieu social plutôt aisé, plutôt francophone, bourgeoisie francophone, Algéroise, tout en étant totalement le fruit, comme beaucoup d'Algérois, d'une synthèse, d'une hétérogénéité délicieuse.

Enfin, quand je dis délicieuse, je dirais une hétérogénéité extrêmement singulière, mais comme chaque Algérien l'est, puisque j'ai un père originaire de Sétif, mais de la région rurale c'est-à-dire Djbal Boutalab. Lui fait partie de ces Algériens du Maroc, c'est-à-dire que son père, interprète judiciaire, est allé pendant la colonisation chercher du travail au Maroc. Et mon père est né au Maroc. Ce sont les fameux Algériens du Maroc dont j'ai découvert qu'ils avaient vraiment un profil très particulier. D'ailleurs, j'ai appris récemment qu'ils étaient appelés par les Marocains "deuxièmes Français" parce qu'ils avaient un statut très singulier. Ils n'étaient évidemment pas comme les colons, ils n'étaient évidemment pas comme les Français, mais en même temps, ils étaient perçus par les Marocains comme un peu des privilégiés, en tout cas des gens qui étaient en surplomb par rapport à eux. Et donc voilà, situation très intéressante en tout cas. Ça c'est du côté paternel et du côté maternel un mélange aussi, puisque ma mère a une mère française, Gilberte Charbonnier, née à Paris, et qui a rencontré mon grand-père, Ahmed Boumangel, qui lui vient de Kabylie, dont le père était instituteur, et dont les enfants ont été soit instituteurs, soit, comme dans le cas de mon grand-père, avocat, comme son frère, Ali Boumangel. Il y a quand même eu promotion sociale.

Et donc, quand même, une espèce de confluent hétérogènes mais dont j'ai appris à être fière.

Habib

J'aime beaucoup le mot délicieux que vous avez utilisé pour dire que c'est un mélange délicieux. En effet, c'est important. Et par rapport à votre enfance, est-ce que vous êtes née dans les livres ou pas du tout, malgré l'aisance de la famille ?

Selma

Assurément, si. Les livres ont toujours fait partie de ma vie. Alors avec quelque chose, à mon avis, qui reflète aussi l'hétérogénéité de mes origines et de ma filiation, c'était très hétéroclite. J'ai le souvenir d'une bibliothèque massive, très hétéroclite où l'on pouvait passer de revues de sciences sociales, de beaucoup d'essais historiques, à de la littérature

russe. Ma mère est particulière, elle apprécie beaucoup la littérature russe. Pas beaucoup de littérature maghrébine. Beaucoup de littérature française, les classiques. Omission intéressante, mais révélatrice, édifiante, quasiment pas de littérature en langue arabe. Dans ma famille, l'arabe n'avait pas sa place. Le seul arabe qui avait sa place était du côté paternel, mais ce n'était pas le *fusha*, c'était le *derija*, parlé par ma grand-mère paternelle, parlé par mon père avec elle et avec ses frères et sœurs, mais pas avec nous. Là aussi ce sont les grandes contradictions. Et c'est un cas qu'on retrouve assez fréquemment, de pères qui ont pourtant fait la révolution. Mon père est un Moudjahid, il a participé à la guerre de libération. Il était parfait bilingue et il n'a jamais parlé l'arabe à ses enfants.

Habib

Vous pensez que c'est un hasard ou c'était aussi pour vous préparer à des avenir brillants ? Est-ce que c'était pensé ou juste l'habitude ?

Selma

Non, je pense que c'est plus profond que ça. Je pense que c'est une vraie autocensure et un rapport à la langue arabe lié probablement au complexe du colonisé. L'autorité de la langue maternelle également, avec une mère professeure d'université, un père relativement absent, très pris dans ses fonctions au poste de fonctionnaire et une grand-mère maternelle qui avait formé des cohortes d'enseignants à l'école de formation de Bouzareha, qui formait des enseignants en langue française, et la langue française a en quelque sorte pris le dessus dans la transmission. Et comme en plus on était à l'école française, tout ça s'est fait dans une forme de cohérence. Nous étions aussi un petit peu coupés du reste du monde, nous avions assez peu l'occasion de pratiquer l'arabe, le *fusha* n'en parlons pas, mais même le dialectal, assez peu en vérité. C'est un cas de figure qu'on retrouve un peu, minoritairement, chez certains élèves du fameux lycée Descartes de l'époque. Sofiane Hadjadj, mon compagnon, lui, c'est un cas complètement différent. Il a fait le lycée Descartes aussi, mais un cas complètement différent aussi parce qu'il vient d'une famille qui a une autre trajectoire, un père qui vient du Sud, très lettré en français et en arabe, qui a fait l'école des Sœurs, et puis qui était aussi très lettré en arabe, très croyant, et qui avait une connaissance approfondie de la littérature religieuse aussi. Et Sofiane a, lui, évolué dans cette espèce de synthèse, dans ce que je me plais à appeler une harmonie entre les références françaises et au-delà occidentales et les références algériennes, arabes.

Habib

La religion était importante dans la famille ?

Selma

Inexistante. Alors, quand je vous dis inexistante, côté père et mère. Côté grand-mère paternelle rapport classique à la religion, pas lettrée du tout, elle était analphabète, mais le rapport populaire, senti, métabolisé d'une dame qui faisait sa prière, qui connaissait quelques bribes de sourates, et c'est tout. Et c'était assez beau mais ce n'était pas nourri d'une connaissance ou d'un savoir. Côté maternel, athéisme revendiqué. Ma grand-mère maternelle était elle-même fille d'instituteur, vraiment de ces personnes qui, dans leur combat, dans leur engagement pour diffuser le savoir dans la France de l'époque, étaient

aussi ces fameux bouffeurs de curés qui manifestaient clairement leur hostilité à l'égard de tout ce qui pouvait être lié à la religion. Et je pense que ça, ça a été très fort en héritage, là encore, dans cette filiation prédominante.

Habib

Votre père était moujahid, vous l'avez souligné, à partir de l'indépendance est-ce que dans la famille il y a eu des prises de position, une sorte d'appartenance politique ou idéologique ? Est-ce qu'ils étaient de gauche, de droite, libéraux ?

Selma

Non, mon père était haut fonctionnaire, dans un poste que longtemps je n'ai pas compris, qui était nimbé d'une aura de mystère absolu. Quand on remplissait chaque année les fiches à l'école, il fallait écrire comme fonction du père "haut fonctionnaire". La formule fourre-tout par excellence. Mon père a été directeur du chiffre, en fait. Pendant très très longtemps, il a monté la direction du chiffre à la présidence. Et c'était un poste dont j'ai compris assez tard qu'il était extrêmement délicat, stratégique en tout cas, et qu'il demandait une loyauté absolue au pouvoir en place. Après, il a été remercié très brutalement en 1986, mais sa loyauté a été telle qu'il n'a pas du tout remis ça en question. Il n'avait connu que l'état de fonctionnaire et ça a été une grande blessure, une chute, et il a été très très difficile, voire impossible, d'imaginer pouvoir exister autrement. Il s'est employé à exister autrement, mais dans l'intimité, en tout cas plus du tout socialement. C'était vraiment une trajectoire de loyauté absolue au pouvoir, brutalement interrompue. J'ai eu un grand-père maternel qui a lui aussi, à sa manière, eu un rôle assez important dans la guerre. Il a été pendant la colonisation engagé à l'UDMA (*Union Démocratique du Manifeste Algérien*), aux côtés de Ferhat Abbas, il a joué un rôle important. Puis au FLN il a joué un rôle décisif, en tout cas c'est ce que veut le récit familial, mais ce n'est pas que ça. Il a eu un rôle décisif aux accords d'Evian, dont il a été l'un des négociateurs et on dit qu'il est l'un de ceux qui a réussi envers et contre tout, contre la volonté des Français, à maintenir le Sahara partie intégrante de l'Algérie indépendante, quand les Français voulaient faire main basse dessus. Et à l'indépendance, il a un temps été ministre de l'hydraulique et de l'habitat, avant le coup d'État de Boumédiène, mais il a démissionné et a mis un terme à sa fugace carrière politique dans l'Algérie indépendante par épuisement, désenchantement. Là, s'est arrêté son engagement. Ensuite, il n'a pas du tout rejoint une quelconque position d'opposant ou quoi que ce soit. Il a juste décidé de tirer son épingle du jeu et est allé vivre en Suisse, où il a travaillé pour des organisations internationales. Je dirais que pour les engagements politiques, j'ai une tante, la sœur de ma mère, Fadhila Chitour, professeure d'endocrinologie et pendant longtemps chef de service en médecine qui va marquer un engagement politique qui s'est traduit par du militantisme associatif pour les droits humains, et notamment aux côtés des femmes, à partir de 1988. 1988, c'est vraiment un tournant, octobre 88, la pratique de la torture, le comité contre la torture qui s'est constitué, c'est vraiment un moment de bascule. Si je passe en revue les engagements politiques explicites en tout cas dans le champ de la cité, je dirais que c'est Mme Chitour qui incarne explicitement ces engagements-là. Et c'est très intéressant, parce que je me dis, finalement, qu'on est rattrapés par les injonctions de nos ancêtres.

Habib

J'ai une question, j'ai peur de l'oublier, donc je la pose tout de suite. Qu'est-ce qu'une femme algérienne ?

Selma

Question vertigineuse ! Je ne peux vous répondre qu'en vous disant “ça n'existe pas, la femme algérienne”. Je vais faire comme Lacan qui dit “la femme n'existe pas”. Il n'y a que plusieurs femmes algériennes singulières. Et je crois que j'ai une terreur et une méfiance absolue à l'égard des formules aussi englobantes et aussi totales et totalitaires. La femme algérienne, je ne la connais pas. Il n'y a que des milliers de femmes algériennes. Et ça, vraiment, ce n'est pas une coquetterie. Je ne saurais pas vous répondre en toute humilité et je ne m'y autoriserais pas. Rien que dans mon entourage, il y a une telle diversité de profils en fonction des générations, en fonction des milieux sociaux. Et je me garderais bien, c'est aussi parce que je suis allergique à ces formules un peu populistes, un peu complaisantes “La femme algérienne vaut mille fois plus que l'homme algérien. La femme algérienne est celle qui a permis de gagner l'indépendance”.

Habib

Elle y a participé.

Selma

De manière décisive et trop peu mise en valeur. Alors heureusement qu'il y a des chercheurs et chercheuses, mais notamment chercheuses, qui ont travaillé à révéler ça, à mettre en exergue ces rôles, et je pense par exemple à Djamila Amrane, qui a fait deux ouvrages que nous avons d'ailleurs réédités, consacrés exclusivement aux *Moudjahidates*, et c'est fascinant. C'est fascinant de voir la diversité des engagements, le courage de ces femmes. Mais à chaque fois, elle est au plus près des trajectoires singulières. À aucun moment, elle ne va être dans la généralisation. D'ailleurs, c'est souvent les hommes qui versent dans cette espèce de discours “la femme algérienne est courageuse, la femme algérienne est endurente”.

Habib

Il y en a qui disent que la femme algérienne est soumise. Par exemple, ce genre d'étiquette, ce genre de formule plutôt coloniale d'ailleurs.

Selma

C'est ce que j'allais vous dire. C'est d'ailleurs des stéréotypes et des étiquettes qui ressurgissent en ce moment dans les discours politiques. Je me demande, souvent, quand j'entends ces discours-là dans la parole d'hommes et de femmes politiques, par exemple français, mais pas que, italiens, je me demande, est-ce qu'ils y croient vraiment ou est-ce que c'est du pur cynisme ? Mais ils doivent y croire, en fait. Je pense qu'ils ne déconstruisent rien et c'est la perpétuation, en effet, du cortex colonial et c'est la Fatma. Il y a aussi ceux parmi les nôtres qui, là-bas, nourrissent aussi ce discours. On a des pseudos intellectuels qui se sont fait une place là-bas et qui contribuent à perpétuer ces visions simplificatrices et ont des discours catastrophistes, généralisateurs sur une Algérie

qui serait totalement rétrograde et où les femmes seraient toutes enfermées et claquemurées, réduites à l'espace privé, opprimées.

Habib

J'aime beaucoup la formule que vous avez utilisée, la femme algérienne n'existe pas ou je ne la connais pas parce qu'elle est mythique, c'est énorme. Mais Selma, vous la connaissez ? Vous êtes qui ?

Selma

Pas tant que ça en vérité. Je commence un peu à la connaître de manière fugitive en tout cas, je la rencontre parfois, peut-être davantage d'ailleurs dans mes rêves et dans mon sommeil que de manière éveillée. Eh bien je suis l'une d'entre elles, dans ses paradoxes, dans ses tourments, dans ses joies aussi et je suis quelqu'un qui a eu la chance d'évoluer dans un milieu où il était acquis qu'une femme avait les mêmes droits qu'un homme, en tout cas pour mener à bien ses études. J'ai eu quand même un père qui avait une vision assez conservatrice des choses, pour lui les seuls métiers valables c'était médecin, avocat, je ne sais plus trop quoi. Et j'ai un peu bataillé, soutenue par ma mère, pour lui faire comprendre qu'il était possible d'aspirer à autre chose. Je ne sais pas ce qu'il aurait dit s'il m'avait entendu formuler ce vœu que je n'ai pas suivi, de devenir éthologue. En fait, au départ, je voulais être éthologue. Konrad Lorenz et sa passion de l'observation des animaux me fascinait. Et je me disais, voilà, je suis faite pour aller observer les animaux. Parce que j'avais l'intuition, et je vous assure que ce n'est pas une reconstruction rétrospective, qu'en observant les animaux je comprendrais mieux mes congénères et j'avais déjà cette propension à observer. Je suis quelqu'un qui regarde beaucoup et qui observe beaucoup, et je suis fascinée par les comportements. Les comportements des animaux et des humains. Et nous en sommes ! Les humains sont des animaux. Mais bon, voilà, j'ai vite abandonné ça. Mon père ne comprenait pas trop pourquoi je m'engageais vers des études de littérature, de lettres, on va dire, qui ont vite bifurqué vers la science politique. Je ne comprends pas moi-même pourquoi je suis allée vers l'Institut d'études politiques. Si, je sais pourquoi, c'est parce qu'il fallait avoir un parcours d'excellence. C'était une injonction souterraine, lointaine. Est-ce que j'entendais l'écho ? Est-ce que c'est moi qui m'obligeais à ça ? Toujours est-il que j'ai eu le sentiment d'obéir à la nécessité d'avoir un parcours d'excellence, d'où l'Institut d'Etudes Politiques de Paris, où j'ai été très très malheureuse, d'où aussi les DEA de sciences politiques. Mais bon, à un moment donné, il a fallu que j'assume le fait que je n'étais pas faite pour la recherche.

Habib

Pourtant, vous êtes allée à l'Institut d'études orientales à Londres !

Selma

Oui, SOAS, School of Oriental and African studies. Justement, ça a été le premier pas de côté. Après, il faut quand même revenir au fait que tout ça a été un parcours de luxe, parce que tout le monde ne pouvait pas se permettre de mener ce type de trajectoire, mais ça a été le premier pas de côté. Malheureuse comme les pierres à l'Institut d'Etudes Politiques de Paris. Et donc, petit pas de côté, continuer mais en allant ailleurs, c'est-à-dire Londres, c'est-à-dire la Mecque du cosmopolitisme, étudiantin en tout cas. Et ça a

été une libération absolue. L'arrivée à Londres a été l'une de mes plus belles années d'études après Paris. Et c'est intéressant aussi, parce que je pense que c'était la première fois que je sortais de ce tête-à-tête peut-être pas délétère, mais en tout cas étouffant, oppressant, ce tête-à-tête franco-algérien, algéro-français. Ma vie ne s'était limitée qu'à ce face-à-face. C'est tout simple. Vous vous décalez un peu, vous allez à Londres, vous rencontrez des étudiants de tous les horizons, vous vivez dans un foyer international où toutes les nationalités sont représentées. C'est le décalage au sens propre salvateur. Décalage que j'ai prolongé en allant à Damas l'année suivante ou deux ans après, où j'ai été très heureuse aussi.

Habib

Vous y êtes restée longtemps ?

Selma

Un an. J'y suis allée pour étudier l'arabe. Uniquement l'arabe, cette fameuse langue dont j'avais le sentiment que j'avais été privée dans mon enfance et mon adolescence, et donc il me fallait faire ce chemin-là. J'en suis revenue en maîtrisant aussi bien l'arabe standard que *lahja el suria* (langue syrienne) ce qui d'ailleurs faisait sourire beaucoup ici. Mais tout ça s'est à nouveau dilué, pour des raisons qui s'expliquent en fait, dans ma pratique quotidienne je ne suis au fond pas souvent amenée à parler arabe. J'évolue dans un milieu très francophone et c'est vrai que, comme je travaille essentiellement avec des livres en français, c'est Sofiane qui travaille avec les écrivains de langue arabe.

Et bien voilà, il faudrait, il faudrait. Mais ce n'est pas un "faudrait" nourri par la culpabilité. Un temps, ça a pu être de la culpabilité, mais il y a quelque chose de l'ordre de la nécessité intérieure, ça remue en moi. J'ai beaucoup d'admiration pour quelqu'un comme Malika Rahal, historienne, on a édité je crois tous ses livres, et qui vraiment à un moment donné a été dans une démarche extrêmement volontariste. Elle a vraiment compris qu'elle était amputée de quelque chose et elle s'est mise à l'apprentissage de l'arabe, et elle continue. Elle a compris que l'arabe serait un outil majeur dans sa recherche, qu'elle pourrait avoir accès à des documents inédits, en tout cas qu'elle pourrait vraiment enrichir sa pratique. Et je salue aussi cette manière de conduire sa vie, en étant plus ou moins au clair avec ce qui est de l'ordre de la nécessité intime et ce qui est de l'ordre de l'outil pratique. Je sais qu'elle continue à prendre des cours et je salue son assiduité et aussi cette posture d'apprenante, alors qu'on pourrait croire qu'elle se consacre à son poste de directrice d'institut. C'est bon de continuer à toujours être dans une posture d'apprenant. C'est nécessaire.

Habib

Bien sûr, c'est extrêmement bon. Donc, vous êtes restée à l'étranger jusqu'à la fin des années 90, après vous êtes rentrée. Et quand j'ai vu ça, je me suis demandé pourquoi vous étiez rentrée. L'Algérie sortait à peine des années noires, des terribles années 90. Et après avoir séjourné à l'étranger, entre Sciences Po, Londres et Damas, ça je ne savais pas, vous décidez d'un seul coup de rentrer alors que vous auriez pu entreprendre une carrière internationale, ce que d'autres auraient certainement fait.

Selma

Oui, mais c'est là où je pense que la nécessité intérieure, évidemment, je vous en parle maintenant avec beaucoup plus d'apaisement et de clairvoyance, parce que là encore, la lecture rétrospective permet de reconstruire, mais à l'époque, je pense que c'est ça au fond. On passe des années à s'interroger sur ce que c'est que le désir et ce qui vous conduit, votre boussole intérieure. Au fond, c'est ça, c'est-à-dire que ça s'impose à vous. Et je n'étais pas à ma place en France, puisque j'étais revenue en France et où je vivotais, hagarde, vraiment, dans ce Paris où j'avais le sentiment de ne pas avoir ma place. Et sans désir, habitée par cette espèce de mélancolie d'avoir raté quelque chose, d'avoir quitté trop tôt mon pays. Comme souvent les choses se catalysent grâce à des rencontres. Je rencontre Sofiane Hadjadj, qui lui-même venait de finir ses études à Paris. Différemment pour lui, je pense, mais au fond ça pourrait être aussi nommé comme ça, il n'était sans doute pas à sa place à Paris. Lui aussi obéit à ce désir, peut-être pas lisible à l'époque, mais c'est de cet ordre-là, ce désir de tenter quelque chose en Algérie. Rien de solennel, rien de définitif. On va tenter quelque chose en se rapprochant de cette espèce de pôle, de cœur battant originel. Et c'est lui qui va formuler les choses de manière beaucoup plus intelligible en disant tentons de créer une revue puis de monter une maison d'édition. Moi, j'étais un peu dans le sillage. Mais quand je dis ça, il ne faut surtout pas le voir comme une posture passive. Non, je pense que je me suis arrimée à ce désir-là, parce qu'au fond, ça a rencontré mon désir aussi.

Habib

C'était important de créer une maison d'édition, en Algérie, pas ailleurs ?

Selma

Oui, c'était essentiel de s'aboucher à la texture de ce pays. Et pour rencontrer ces voix, il fallait y être. C'est pour rencontrer ces voix que nous allions porter, dont nous allions restituer l'écho, il fallait être au plus près d'elles. Il fallait les rencontrer et rencontrer les silhouettes, les visages de ces gens-là qui avaient des choses à dire. Il y a une parole de Mohamed Dib, d'ailleurs, dans ce livre-là, "Tlemcen ou les lieux de l'écriture", un livre absolument magnifique, il y a une phrase qui pour moi est éblouissante et qui pourrait peut-être presque me résumer. Il dit à un moment donné "au commencement était le paysage". Vous m'avez demandé de dire qui est Salma Hellal, j'ai envie de vous dire que Salma Hellal c'est quelqu'un pour qui au commencement était le paysage et pas n'importe quel paysage, cette terre, cette terre d'Algérie, qui pour moi est le commencement de tout. Et je pense que dans mon cas il s'est aussi agi de revenir à un paysage et à une terre que je pourrais arpenter. Je suis quelqu'un qui ne cesse d'arpenter cette terre. Donc oui, c'était très important. Ça allait de soi. Beaucoup de gens disent que c'était courageux, audacieux. Rien de cet ordre. On revendique souvent avec Sofiane le mot d'inconscience. Je pense que c'était à la fois obéir à un désir peut-être inintelligible, mais suffisamment puissant pour qu'il s'impose à vous et ça s'accompagne donc d'une forme d'inconscience, de nécessité. Et paradoxalement, l'Algérie des années 1999-2000 était une Algérie certes à genoux, mais vous qui connaissez si bien ces contextes-là, c'est toute l'ambivalence des pays qui sortent d'une guerre civile.

C'est-à-dire qu'en fait tout est à reconstruire mais ce sont des territoires de liberté absolue. Il y a une soif. La vie n'est jamais autant célébrée qu'après ces époques meurtrières. On l'a

vu au Liban, par exemple. Il y avait une soif de vivre, une soif de dire, une soif de créer qui était vertigineuse. Et tout était possible à l'époque.

Habib

Mais la peur existait aussi, non ? On n'a pas peur à ce moment-là d'être la prochaine victime ?

Selma

On n'était plus dans ce cas de figure d'une violence quotidienne, systématique et aveugle. La sécurité était revenue. Nous n'étions pas habités par la peur, comme ceux qui avaient vécu cette guerre intérieure, comme l'appelle la psychanalyste Karima Lazali dans son livre. Car nous, nous avons vécu cette décennie à l'étranger. C'est de là que vient peut-être notre inconscience. Nous n'étions pas hantés. Nous étions hantés par d'autres obsessions, l'obsession du retour, mais nous n'étions pas hantés par les fantômes de la violence. Nous ne l'avions pas vécue dans notre quotidien, puisque nous étions à l'étranger.

Habib

J'imagine que tous les soirs, vous étiez branchée sur les informations qui venaient d'Algérie ?

Selma

Oui, bien sûr, mais c'est resté sans doute une forme d'abstraction. Et puis nos familles proches n'ont pas été meurtries directement par cette tragédie. Donc, la peur, non. Je me souviens d'une seule fois peut-être, mais c'est totalement anecdotique. A l'époque avec Sofiane nous faisons la distribution de nos ouvrages à l'échelle du pays, en tout cas à l'échelle du nord. Nous arpentions tout le nord du pays dans une petite camionnette, et je me souviens qu'en effet, un soir, on avait fait de très mauvais calculs pour passer d'une ville à l'autre, pour tenter de récupérer des sous dans une ville, le crépuscule est tombé et il y a eu quelque chose de l'ordre d'un soupçon, d'une inquiétude. Mais je serais malhonnête si je vous disais qu'on a bravé la peur. Ce qui primait, c'est l'inconscience, la légèreté, l'exaltation. Et c'est sans doute pour ça qu'on a pu très vite attirer à nous parce que je pense qu'on dégageait quelque chose, on n'était pas brisés en fait. On était frais, jeunes et fébriles. On a pu attirer à nous quantité d'écrivains, d'artistes aussi. Et assez vite, nous avons pu devenir cette maison qui, en effet, publiait des textes de qualité, qui avait un ton un peu neuf. C'était ça aussi l'idée, c'était de proposer une littérature dont le timbre raisonnait un peu autrement, parce qu'on sortait de cette fameuse séquence, la littérature algérienne est comme partout, c'est une accumulation, et là c'était la sortie de la séquence de la littérature de l'urgence, ça a été un concept forgé par je ne sais plus qui, des chercheurs je pense, littérature de l'urgence, c'est-à-dire tous ces textes qui ont été écrits pendant les années 90 et un peu au sortir des années 90, textes témoignages, textes écrits dans l'urgence, la nécessité de dire la violence, la peur, et qui correspond à un temps particulier et reflète les frayeurs et les abominations de l'époque. Un temps, ce concept a pu être connoté péjorativement parce que ça laissait entendre que cette littérature n'était pas de la vraie littérature, c'était plutôt du témoignage, et qu'elle pêchait par la forme, puisque les gens étaient davantage concentrés par le fond, Et aussi l'idée de mettre la

littérature au service d'une cause, d'un combat, et donc on versait dans une littérature démonstrative, didactique un peu, puisqu'il s'agissait à l'époque de choisir son camp et de dénoncer la violence. Et donc on sait quand même qu'en général une littérature qui se fixe pour mission première de dénoncer, peut mettre en péril la forme. C'est tout un débat, littérature engagée, pas engagée. On était au sortir de ça et on sentait bien qu'il y avait des gens qui souhaitaient dire autrement. Et on a capté ça, je crois.

habib

Je voulais justement vous demander à quoi sert, ou à qui sert, je ne sais pas quelle est la bonne formule, Barzakh, la maison d'édition.

Est-ce que vous vous adressez à une certaine production littéraire ou de savoir particulière ? Est-ce qu'il y a un discours ? Est-ce que vous prenez n'importe quoi ? Comment vous sélectionnez ? Qui sélectionne ? Et particulièrement pour vous, co-directrice, c'est quoi choisir un manuscrit ? Est-ce que la maison d'édition est engagée ou est-ce que c'est une boîte comme une autre ?

Selma

C'est une bonne question. Je pense qu'elle est engagée, mais pas forcément selon l'acception la plus immédiate, comme on le penserait de manière plus immédiate. Par exemple, vous me demanderiez aujourd'hui quelle est la maison d'édition la plus engagée dans le panorama éditorial algérien, je vous dirais tout de suite, Koukou Édition. Monsieur Aït Larbi a dès le départ posé très fort que sa ligne éditoriale serait sciences sociales et textes d'opposants ou de gens qui réfléchissent en critiquant, qui n'ont pas peur.

Je revendique l'engagement, mais il va être plus subtil, pas tant parce qu'on cherche à se dérober à une confrontation éventuellement politique, mais parce que je pense que ça correspond aux sensibilités de Sofiane Hadjadj et moi-même, c'est-à-dire qu'on est d'abord avant tout des littéraires, on est habités par l'imaginaire, et en fait on est convaincus que c'est dans l'imaginaire que la subversion la plus grande se loge. Et vraiment, ce n'est pas une posture. J'en suis convaincue. Mais il y en a qui trouvent que c'est une manière de se dérober à l'exigence d'un combat politique. Je pense que tout est possible et tout doit exister. Je ne saurais pas être une militante politique ou une maison d'édition engagée comme La Fabrique, en France, par exemple. Je ne saurais pas faire. Je n'ai pas cette sensibilité-là, je n'ai pas cette histoire politique-là, je n'ai pas cette structuration mentale. En revanche, mon engagement passe par la capacité, en tout cas pour la littérature, à détecter une singularité dans la voix que j'accompagne et que je donne à entendre, une manière de dire le monde autrement. Et ce faisant, j'ai l'impression que je contribue de manière notable à l'élargissement de la pensée et de la sensibilité du citoyen algérien, et en vérité que je lui donne un outil décisif, salutaire pour sa liberté. Et au fond, est-ce que ce n'est pas faire œuvre d'engagement que de donner la possibilité aux citoyens algériens d'être libres ? C'est un discours que je construis, là. En 2000, quand on a créé la maison d'édition, on n'avait pas cette vision-là.

Habib

C'était quelle vision ? Quand vous avez commencé, c'était un projet pour vivre ? C'était un projet pour se faire de l'argent ? Ou c'était un projet pour intervenir

dans les débats et dans peut-être même les luttes qui avaient lieu en Algérie à ce moment-là ?

Selma

Alors, certainement pas pour se faire de l'argent, parce qu'on a le grand privilège, Sofiane Hadjadj et moi-même, de venir de milieux aisés. C'est connu, les éditeurs ont un capital symbolique, mais ils ont aussi un capital financier. Il est très rare que vous trouviez des éditeurs qui n'en ont pas. Il doit y avoir des cas, mais je me souviens de Jérôme Lindon des éditions de Minuit qui disait que c'est comme ça, il faut le revendiquer, il faut s'en réjouir. Que le capital financier soit mis à ce service-là. Donc non, ce n'était pas pour se faire de l'argent. Et je pense, pour être extrêmement honnête, que ce qui nous a mû c'était quelque chose qui était à l'intersection entre l'envie d'être utile et se faire plaisir.

J'ai écouté une émission passionnante sur Italo Calvino, écrivain italien, qui explique qu'au sortir de la Seconde Guerre mondiale, après la tragédie de la Seconde Guerre mondiale, Mussolini, il y avait clairement dans son compagnonnage avec certains éditeurs italiens le désir de fabriquer un citoyen italien nouveau. Comme s'il fallait, après cette tragédie absolue, cette infestation des esprits, fabriquer un citoyen nouveau. À un moment donné, je me suis dit, mais tiens, est-ce qu'on pourrait dire que nous avons cette ambition, Sofiane Hadjadj et moi-même ? Non. Ce serait vraiment usurper une ambition que de le formuler comme telle. Mais peut-être que nous y avons contribué modestement. Peut-être que nous avons contribué en tout cas à proposer. Et ça, nous en avons conscience. Peut-être que Sofiane l'a un peu plus tôt et un peu plus clairement conscientisé que moi, mais nous avons conscience qu'avec ce que nous proposons, les textes que nous proposons, essentiellement de littérature, nous sortions du manichéisme dans lequel la guerre civile avait maintenu les citoyens algériens et les injonctions d'avoir à penser en polarité, pour ou contre, avec, contre, avec moi, contre moi. La vie, ce n'est pas ça. La vie, ce n'est que la complexité, ce n'est ni blanc ni noir, ce n'est que du gris. Et c'est d'ailleurs ce qui a poussé Sofiane Hadjadj à nommer la maison d'édition Barzakh, qui désigne l'isthme et qui désigne ce moment, ce lieu de la confusion, du trouble, de la nuance extrême. Alors c'est la littérature pour nous et c'est pour dire que pour nous, ce serait là que peuvent être puisées les réponses, plutôt que les oui radicaux ou les non radicaux. Plus j'y réfléchis, avec 25 ans de recul, plus je me dis que cette question de l'isthme, des limbes, *barzakh* c'est les limbes mais les limbes ça paraît un peu triste, c'est le trouble en fait, tout ce qui est trouble. La vie ça n'est que le trouble.

Habib

C'est peut-être aussi ce qui est caché, ce qui n'est pas visible dans les médias immédiatement, tout de suite.

Selma

Oui, je lisais un entretien qu'a mené cette écrivaine brésilienne, Clarice Lispector, que je révère, avec un écrivain et dramaturge brésilien dont le nom m'échappe et je m'en excuse. Elle lui dit : “vous êtes un écrivain extrêmement solitaire et seul”. Et il répond : “oui, je viens de terminer quantité de volume sur les guerres civiles du monde et j'ai vu que chaque camp était composé de canailles. Et pour moi, tous sont des canailles. Et je suis condamné à être seul et je poursuis mon œuvre d'écrivain et de dramaturge”. C'est une

manière très brutale et différente de dire un peu la même chose. Mais c'est peut-être une posture extrêmement confortable parce qu'on sait bien que dans l'histoire, il y a bien des moments où il faut prendre parti. On sait bien. Les guerres notamment, somment parfois de prendre partie.

Mais voilà, nous sommes arrivés à un moment où il était possible pour nous d'occuper cette place de gens qui célèbrent le caché, le non encore dévoilé, dans ces pénombres-là, dans ces ténèbres-là, dans lesquelles logent peut-être plus de subversion qu'un discours frontalement d'opposition par exemple. J'ai le souvenir par exemple d'une nouvelle dans "l'Homme qui n'existe pas" de Habib Ayoub, auteur qui vient de mourir et j'en suis un peu inconsolable parce que c'était vraiment un très très grand, y compris dans son rapport au monde et dans son retrait du monde. Ses nouvelles ne sont que subversion, dans la manière dont il met en scène des petits fonctionnaires rigides, étriqués, de l'administration, qui tirent jouissance d'empêcher le bon cours des choses et le bon suivi des dossiers de citoyens. Les parentés avec Kafka sont juste phénoménales. Il a un humour caustique, grinçant, qui passe au vitriol la société algérienne. Et j'ai la faiblesse de croire que ces textes-là ont peut-être une efficacité moins immédiate, mais infusent dans les imaginaires et peut-être suscitent au fond plus de liberté - il ne s'agit pas de comparer en vérité parce que tout cohabite - qu'un acte militant. Donc, effectivement, nous publions essentiellement de la littérature, mais nous sommes traversés par ce besoin de proposer des textes plus explicitement engagés. Et je cite souvent ce texte que j'ai personnellement éprouvé le besoin de publier, texte de Souad Labizze, qui s'appelle "Enjamber la flaque qui reflète l'enfer", texte bilingue, écrit en français mais aussi traduit en arabe, avec comme sous-titre "Dire le viol". C'est le récit d'un viol à l'âge de 6 ans et comment ensuite une personne victime d'un viol à 6 ans et qui ne peut pas le dire va être une proie pour des prédateurs. C'est un tout petit ouvrage que j'ai décidé, allez savoir pourquoi, même si je sais au fond pourquoi, parce que c'était juste après le Hirak et qu'il y avait une espèce d'exaltation et le sentiment d'éprouver sa citoyenneté de manière plus aiguisée, plus tranchante, plus présente, de l'imprimer et de le distribuer gratuitement parce que je voulais qu'il se diffuse le plus possible. En plus, il était en français et en arabe. Donc j'avais le sentiment qu'évidemment ça parlerait à plus de gens. Et je me revois au Salon du Livre de 2020 je crois, à distribuer ce livre en l'accompagnant d'un discours, à interpeller les gens, notamment les jeunes gens, femmes et hommes, en leur disant qu'il fallait qu'ils le lisent et que c'était comme un manuel d'autodéfense, et qui ne sacrifiait rien à la poésie, au poétique.

Habib

Qu'est-ce qu'un bon manuscrit ?

Selma

Un bon manuscrit selon les éditions Barzakh c'est un texte où l'on sent la marque de la singularité. On sent qu'il est traversé par une subjectivité, par une intégrité. Je parle aussi bien de la littérature que des essais qu'on peut publier en sciences sociales. Et encore une fois une manière de rendre compte du monde qui est à la fois singulière et neuve. Mais singulière et neuve, ça dit un peu la même chose.

Quand vous avez un texte comme celui de Abd al-Rahman Moussaoui, "de la violence en Algérie, les lois du chaos" qui sort, vous vous dites ça ne s'est jamais fait. C'est

remarquablement structuré. Il y a la sincérité et il y a aussi, évidemment ce n'est pas forcément l'érudition qui est célébrée là, mais cet homme va convoquer de l'anthropologie, de la sociologie, de la science politique, de l'histoire, pour tenter de donner des clés, pour comprendre la décennie noire, et on sent qu'il mobilise aussi quelque chose de l'ordre de son vécu. Et je crois que c'est ça qui à chaque fois va aussi nous décider. Je suis en train de passer en revue un entretien avec l'architecte Larbi Marhoum et l'urbaniste Habib Benkoula, "palabres algéroises", deux personnes qui, depuis quelques décennies, contribuent à dessiner le territoire algérien, puisque ce sont des architectes qui interviennent dans le paysage urbanistique et qui le pensent en même temps, vous les entendez, vous les lisez, ce sont des gens qui vont mobiliser du savoir, mais à chaque fois vous sentirez dans ce savoir remuer quelque chose de l'ordre de l'intime.

Tout d'un coup me revient cette espèce de petite ampoule, qui s'allume à nouveau. L'autre jour, je parlais de ce roman de Hajar Bali, "Partout le même ciel". On était dans une conversation dans une librairie et m'est venue l'idée qu'il y a quelque chose, et il faut que je fasse très attention parce que je ne veux pas que ça soit perçu comme populiste, il y a quelque chose dans ce roman qui est de l'ordre de l'amour du pays. Et c'est peut-être ça le point commun, mais attention, je ne veux surtout pas que ça soit mal compris et que ça paraisse fleur bleue ou populiste. Je me souviens être retombée sur l'étymologie du mot patriotique.

Donc c'est ça qui fait peut-être le point commun à tous ces textes, un texte comme celui aussi de Malika Rahal, "Algérie 1962, une histoire populaire", ce sont des textes patriotiques. L'étymologie du mot patriote, il y a le mot pater, les pères, les ancêtres. Il y a cette idée, et on revient à la terre, on parlait tout à l'heure de la terre, "au commencement était le paysage", la terre, ce sont des gens qui sont habités par la question de l'héritage, de la place des ancêtres.

Et là, je vais convoquer une parole de l'historien Patrick Boucheron, qui disait qu'il fallait reprendre pied dans le récit de nos vies et que c'était au fond la meilleure et la plus sûre manière d'échapper au contrôle, d'échapper à la tyrannie du récit dominant. C'est en fait de reprendre pied dans le récit de nos vies. Et c'est peut-être ce qui, finalement, caractérise notre entreprise à Sofiane et à moi, c'est de donner la possibilité. Dans chacun de ces livres, il y a une parcelle de ces récits, que ce soient des essais sociologiques, des essais historiques ou de la littérature, ce sont des gens, des personnes qui, au fond, entrent en résonance avec la réflexion de Foucault sur l'idée que, en me réappropriant mon récit et en l'énonçant moi-même, je deviens maître de mon histoire et maître de mon destin.

Tous ces livres sont des textes, c'est de la prose, des récits qui viennent compléter, mais je ne veux même pas me positionner en réaction aux récits dominants même si évidemment il faut réagir. Je me rends compte qu'en produisant ce que nous produisons, nous avons accumulé une production, quantité de récits qui énoncent par eux-mêmes quelque chose qui est de l'ordre de la réappropriation totale et ça vient sinon contrecarrer du moins compléter, du moins étoffer les récits dominants. Et c'est ce qu'on fait aussi par exemple avec les témoignages d'anciens moudjahidines, des témoignages de vie. Je suis très très fière d'un texte que j'ai publié, qui s'appelait "J'étais français musulman" de Mokhtar Mokhtefi qui était un Moudjahid. Il a été comme mon père ceux qu'on appelle les malgaches, c'est-à-dire les gens qui ont fait partie du MALG, du Ministère des Affaires et des Liaisons Générales sous le fameux Abdelhafidh Boussouf, dans les transmissions,

puisque quand même cette guerre d'indépendance de l'Algérie a été aussi beaucoup une guerre de l'information et des transmissions.

Cet homme est venu me voir un jour et il m'a soumis ce manuscrit. En fait, je l'ai suscité ce texte. Il était venu me voir avec un roman et je lui avais dit, ce roman, il n'est pas bon. Par contre, racontez votre vie. Ça m'intéressait parce que je le sentais susceptible d'avoir une parole plus libre que celle de mon père. Et il a écrit. Il est revenu au bout de deux ans et il m'a dit, voilà, vous avez bien fait et voici mon récit depuis l'enfance jusqu'à 1962. Et j'ai été en grand conflit avec mon père parce qu'en fait il va raconter la guerre, les transmissions, du haut de ce jeune homme qui en toute intégrité va dire ses frayeurs, ses lâchetés, sa suspicion à l'égard de ses camarades, les pratiques parfois d'humiliation au sein même de leur formation. Et il y a eu un grand conflit entre mon père et moi, parce que mon père m'a dit : "je ne te parlerai plus si tu publies ce texte", parce ça écorne l'image qu'on a de Boussouf, par exemple, de nous tous, malgaches, censés être invincibles, et le récit national. Et je lui ai dit : "mais tu ne te rends pas compte que c'est ce dont nous avons besoin aujourd'hui ? Nous réclamons tous, Algériens, des récits comme ça, troubles, à multiples facettes, qui disent aussi bien des actes héroïques que des actes de lâcheté ? Des récits à échelle d'hommes et de femmes, et ça n'en amoindrit pas moins, enfin ça n'en affecte pas moins votre mérite, mais vous êtes encore plus aimables en fait, vous êtes encore plus attachants et humains". Beaucoup de gens sont venus nous voir au salon du livre après qu'on a publié ce texte en nous disant merci, merci de nous rappeler que ces personnes-là ont été faites de chair et de sang, et de tourments et d'émotions.

Voilà, donc reprendre pied dans le récit de nos vies.

Habib

Vous lisez vous-même les manuscrits ?

Selma

Oui. C'est ce qui fait d'ailleurs que nous en refusons beaucoup. On dit souvent aux auteurs que l'accompagnement éditorial que nous prodiguons demande beaucoup de temps, d'énergie, et que c'est pour nous une manière de témoigner de la considération au texte que de l'accompagner comme ça. Et donc ça prend des fois deux ans, trois ans. Et ça, les auteurs ne le comprennent pas forcément. Et comme il n'y a que Sofiane et moi, bien sûr on peut avoir recours à des correcteurs externes, mais c'est vraiment Sofiane et moi qui accompagnons. Pour les sciences sociales, je voudrais vraiment témoigner de cela et vous raconter cette séquence, cette expérience, à l'initiative d'un groupe, dont je ne cite pas tous les noms, il y avait Malika Rahal qui est en France et Yazid Ben Hounet en Autriche, je crois. Ils font partie d'un groupe de chercheurs qui a la frustration que la production de savoir ne soit pas émise depuis le Sud. Et un temps, ils ont pensé que nous pourrions cheminer ensemble et que nous pourrions être ce pôle d'énonciation. D'ailleurs, nous avons édité un ouvrage qui n'a été édité qu'en Algérie et qui mériterait d'être repris, de Yazid Ben Hounet, "Crimes et compensations en Afrique du Nord", qui est vraiment un essai d'anthropologie sociale. Nous nous sommes un peu exaltés. On a imaginé qu'on allait créer une collection, qu'on allait pouvoir faire des publications de manière régulière. Et en fait, ça a très vite capoté parce qu'on s'est un peu illusionnés. Il faut plus de moyens, humains d'abord, il faut un directeur de collection qui soit du domaine, parce

que Sofiane et moi, ce qu'on sait bien faire, c'est accompagner la littérature, et il faut pouvoir payer cette personne, il faut la trouver, je pense qu'il n'y aurait aucun problème, les talents, les compétences et les talents ne manquent pas, mais voilà, donc on a vite renoncé à notre corps défendant, Mais c'est comme ça.

Habib

Dans la pratique, je sais qu'il n'y a pas de collection, parce que ça demande des capitaux, de l'argent, beaucoup d'investissement. Mais tout à fait par hasard, j'ai devant moi le livre d'une femme, Nadia Tazi, sur une question qui touche beaucoup aux femmes, "le genre intraitable politique de la virilité dans le monde musulman". Est-ce que vous laissez une place importante à ce qu'on appelle globalement la littérature féministe ? Ou féminine au moins, si ce n'est féministe.

Selma

Oui. La place, on l'accorde, on aimerait accueillir davantage de textes et c'est en train de changer, mais il n'y en a pas eu tant que ça pendant longtemps. Il y a eu des figures, mais on ne peut absolument pas dire que c'est une tendance lourde de prise de parole. C'est pour ça que rééditer des textes d'Asya Djebar nous a paru fondamental parce que pour nous c'est l'une des plus flamboyantes figures féministes, féminines, de la littérature, mais justement qui elle aussi s'est essayée à quelque chose d'extrêmement intéressant. C'est-à-dire que dans certains de ses textes, elle va vraiment convoquer l'histoire, un peu de sociologie, comme par exemple dans "Loin de Médine" où elle accompagne toutes les figures féminines de l'islam, ou dans "L'amour, la fantasia" où elle va revenir sur la période de la colonisation française, refaire la généalogie tout en étant au cœur de la littérature, dans une vraie proposition littéraire.

Nous aimerions pouvoir publier davantage de plumes féminines. Elles manquent encore et je pense que ça s'explique. Ça s'explique par une peur de la visibilité, une peur de franchir le rubicon et de s'exposer. Quand je dis s'exposer, c'est s'exposer avec les mots et de rendre compte d'une intimité. Mais les choses changent peu à peu. Et ce qui est intéressant, c'est qu'il y a peut-être plus d'interventions féminines dans les sciences sociales qu'en littérature.

On était par exemple très heureux, de manière un peu paradoxale, quand on a publié la thèse de Safia Aresri sur l'armée algérienne. C'est une jeune femme, une jeune historienne, toute en délicatesse et en fragilité, mais qui cache une volonté d'acier, et une espèce de détermination obstinée qui, pendant des années, a interrogé des généraux algériens, vous imaginez comme ça n'a pas forcément été simple, c'était ça un peu le paradoxe. On imaginait cette frêle jeune fille essayant d'extorquer des informations à tous ces messieurs dont on sait que la parole n'est pas forcément la chose qu'ils pratiquent le plus. Et donc on était très fiers. On a même poussé le bouchon jusqu'à demander à Malika Rahal une préface. Donc on disait "Thèse sur l'armée algérienne" avec tous ces messieurs de Safia Aresri avec préface de Malika Rahal.

Ça paraît anecdotique, mais non, je pense que ça dit quelque chose aussi de la manière dont de plus en plus les femmes s'emparent des mots, s'emparent de la recherche pour mener à bien des quêtes aussi personnelles.

Parce qu'au fond, vous vous rendez toujours compte que ces recherches rejoignent souvent de manière consciente ou inconsciente des obsessions personnelles. Et pour la

littérature, il s'agit vraiment d'être conscient qu'il faut peut-être un tout petit peu être volontariste pour aller susciter des textes de femmes sans tomber dans ce piège de la complaisance. On publie parce que c'est une femme et rien que parce que c'est une femme, parce qu'il faut donner à entendre plus de femmes. Vous voyez, c'est vraiment une ligne de crête sur laquelle on chemine. Je ne veux pas tomber dans cette complaisance-là. Ça serait pour moi la pire des offenses, à la littérature tout court et à ces femmes. Je veux pouvoir maintenir mon exigence. En revanche, être plus attentive, rassurée quand on pressent qu'il y a un désir de langage, mais des entraves, oui là être peut-être un tout petit peu plus attentive et aller dénouer un peu les choses et dire "je t'attends, je te désire et je serai là en temps voulu quand tu auras besoin d'être lue et n'aie pas peur".

Habib

Un poste de professeur à l'université, ça aurait pu vous plaire, non ?

Selma

Oh non, d'enseignement, non. C'est marrant quand je repense à la trajectoire de ma mère, qui a été très très longtemps professeure à l'université en traductologie, mais non, je ne saurais pas. Je pense que je suis tétanisée par l'autre, un amphithéâtre me tétaniserait. Je pense que je ne suis jamais plus heureuse qu'au contact des mots. Au fond, c'est un vrai confort d'être dans cette isolation. Je vais vous avouer que je viens de terminer et que je m'en remets assez difficilement, "La recherche" de Proust. J'ai 52 ans, j'ai attendu 50 ans pour m'y mettre, mais je le dis sans culpabilité ou quoi que ce soit. J'avais tenté plusieurs fois, mais on dit bien que "La recherche", c'est vraiment une rencontre et que ça dépend. Je l'ai entamé il y a deux ans et je suis désormais inconsolable. Je suis orpheline. Je suis dans cette ambivalence, c'est-à-dire que je me sens orpheline, inconsolable et en même temps, j'ai l'impression d'être augmentée de quelque chose qui ne m'a jamais été donnée auparavant. J'ai l'impression d'avoir rencontré une matrice. Un peu comme quand je vous dis qu'au commencement était le paysage, eh bien au commencement était Proust. Il y a quelque chose de l'ordre de l'origine. C'est la totalité, pour moi. Il y a ce sentiment d'être abandonnée des dieux et en même temps cette espèce de joie intérieure, inextinguible, qui est que je sais que c'est là, que ce réservoir est là, et que cette vie, cette caverne d'Ali Baba, je vais pouvoir y pénétrer à nouveau, et à nouveau, et à nouveau, et toujours, et pour toujours. Et que ça ne s'arrêtera jamais.

Habib

On est en 2020, vous refaites exactement le même chemin ? Vous reprenez exactement le même chemin, la même vie, la même maison d'édition ? ou est-ce que vous repartez sur autre chose ?

Selma

Sans nul doute. Exactement la même chose, sans hésitation. Mais sans hésitation ! Avec peut-être simplement cette question, et je crois qu'en 2020 on s'est posé la question parce qu'il y a eu cette lourde épreuve du Covid qui nous a tous fauchés et qui a traumatisé quand même le monde entier, avec régulièrement cette question de "quid de notre mode de fonctionnement et de l'échelle de notre entreprise ? et comment on va durer, comment

on va continuer”. Il y a des moments où j'ai l'impression qu'on ne va pas pouvoir continuer, qu'on ne va pas pouvoir tenir comme ça, sur ce mode-là où on se consume tous les deux, mais en même temps, on le réclame. On est partie prenante, c'est un choix. assurément. Mais voilà, la question régulièrement de, est-ce qu'il ne faudrait pas orchestrer une mue et ouvrir le capital, accueillir d'autres partenaires pour pouvoir avoir une force de frappe plus grande, pour pouvoir réaliser nos ambitions. On est régulièrement comme rattrapés par un élastique, on tire, on tire, on tire, on tire, et puis paf, l'élastique nous rappelle. On a régulièrement des envies, des projections, beaucoup sociales, d'ailleurs, et paf on est rappelés à l'ordre par le principe de réalité, le manque de sous, le manque de ressources humaines, avec ce sentiment un peu de tourner en rond. C'est un peu le serpent qui se mord la queue, entreprise familiale, crise du schéma économique et on n'en sort pas. Mais peut-être qu'on ne veut pas en sortir.

Habib

Quand vous regardez aujourd'hui le paysage algérien au sens large, vous vous dites il y a de l'espoir ? C'est beau, il y a de l'espoir ou vous vous dites qu'il y a une forme de désespérance ?

Selma

Les deux. Je serais, je pense, malhonnête de tenir un discours béat de pur espoir. Mais assurément, parce que c'est un pays qui avance dans l'adversité. Le quotidien du citoyen algérien n'est qu'adversité. Mais le foisonnement, l'inventivité, y compris dans sa laideur. Et là, quand vous avez dit paysage, j'ai d'abord pensé paysage urbain. Tout ça abrite les contradictions du monde. Le monde entier est confronté à ces paradoxes, alors peut-être de manière plus violente dans des pays comme les nôtres, la brutalité du capitalisme, l'uniformisation de la manière de s'habiller, de manger, mais les résistances existent, elles se frayent envers et contre tout des passages. Et l'image de l'eau et des ruisseaux qui suintent et qui arrivent malgré tout par capillarité à, ça persiste et j'ai la faiblesse de croire qu'avec ce que nous publions, nous contribuons à cette résistance-là. Et j'en veux vraiment pour preuve des textes, certains textes. Par exemple là vous me dites ça et je pense aux textes de Samir Toumi, “Amine, une fiction algérienne”. Il y a des pages entières où le narrateur, dans une posture un peu neutre, détachée, va décrire les paysages qui défilent, et donc va décrire la laideur de cités champignons, la beauté soudain surprenante d'un panorama depuis une tour moderne, d'un panorama sur l'autoroute dans la nuit, d'un panorama nocturne. L'art transfigure aussi la laideur et permet de ne plus voir ça comme de la laideur. C'est un fait et ça me fait penser aussi au cinéma asiatique, qui va parfois capter quelque chose de l'énergie à la fois mortifère mais vitale des mégalo-pôles asiatiques. Vous ne savez plus si c'est laid ou beau. Vous êtes juste dans ces pulsations-là. Et c'est la pulsation qui compte.

Habib

J'ai une dernière question qui sort un peu d'Algérie, c'est l'actualité qui l'impose. Elle est incontournable. Quand vous regardez le paysage de Gaza.

Selma

La question, c'est l'abomination. Et si je reviens à mes centres d'intérêt, c'est une question que se posent de manière récurrente les écrivains et les éditeurs et qu'ils se sont posés après 1945, après la Shoah, "qu'est-ce que peut la littérature" ? Est-ce que la littérature doit même encore exister après ce qu'on a cru être le désastre final ? On a cru qu'il n'y aurait plus d'abomination de telle abomination. Eh bien, ça s'est reproduit, ce qui était impensable. Alors que nous, humanité, nous étions sommés de faire en sorte que ça ne se reproduise plus, eh bien ça s'est reproduit. Que peut la littérature ? Et ça, c'est vraiment une question qu'avec Sofiane Hadjadj on ne cesse de triturer depuis ce drame, cette tragédie, et je reviens aux fondamentaux. Pour tout vous dire, je reviens aux fondamentaux. Là, j'ai fait une interruption dans la lecture de Proust., je suis allée relire Beckett. Et je suis allée relire "l'Innommable". Parce que je me souviens avoir rencontré dans une de mes lectures une analyse qui disait que le philosophe Adorno, au sortir de la Deuxième Guerre mondiale, lui qui disait que la poésie n'avait plus de sens après le désastre, il concédait uniquement à Paul Celan et à Beckett l'intuition qu'ils avaient peut-être réussi eux quelque chose en inventant un langage, le seul langage possible après le désastre.

Que vous dire ? Avec Sofiane, très régulièrement, on s'interroge, d'autant que c'est bien gentil, mais on donne des leçons dans nos milieux sur les engagements aux côtés de la Palestine, mais on est dans un pays où on ne peut pas manifester pour la Palestine. Aujourd'hui, on ne peut pas manifester ici pour la Palestine. Donc voilà, c'est compliqué. Et peut-être ma seule consolation, voilà, avec Sofiane par exemple, régulièrement, on se dit peut-être qu'on peut au moins avec des publications. Alors là, on a vu qu'il y avait un recueil de poésie qui avait été publié, orchestré par Abdelatef Labi, le Marocain, publié, je ne sais plus dans quelle collection en France. Et donc on s'est demandé si on ne devrait pas acheter les droits et proposer cette publication en Algérie. On a bien conscience que c'est un peu dérisoire, mais c'est notre manière à nous de proposer quelque chose. Alors on a quand même réédité, avant Gaza, deux ouvrages de Mahmoud Darwish, donc une anthologie, bilingue d'ailleurs. Mais on avait acheté les droits à Actes Sud, parce que Sofiane connaît bien Farouk Mardambey. Et j'ai un livre, un récit de Suzanne El Kenz, cette écrivaine palestino-algéro-française et je suis très très heureuse d'avoir publié ce texte. Je vous assure que pour moi, c'est une grande fierté. C'est un récit qui s'appelle "De glace et de feu" et qui met en scène les réflexions, les méditations d'une femme dont on comprend qu'elle a une grave maladie. Et donc c'est toute une manière de restituer un corps malade, un corps désirant. Donc voilà, on parlait d'espoir, de désespoir. Corps malade, corps désirant, il y a des moments où je trouve que c'est un peu didactique, mais avec une assez subtile parabole autour de la Palestine. Magnifique texte avec cette femme dont on comprend qu'elle est chauve à cause de la chimiothérapie, et dont du zaatar va repousser sur le crâne. Et vous lisez ça, vous n'êtes nullement surpris, alors que c'est quand même tout à fait incongru comme image. Voilà, j'en suis très fière. Pour moi, c'est aussi une manière de faire exister cette terre meurtrie.

Habib

J'ai forcément oublié des questions. C'est inévitable.

Selma
Il y en a eu beaucoup !

Habib
Merci beaucoup, infiniment.